

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

QUE VIENNENT LES BARBARES

Myriam Marzouki



Mise en scène Myriam Marzouki

Dramaturgie et texte Sébastien Lepotvin et Myriam Marzouki

Production MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
Coproduction Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France,
Comédie de Reims — Centre dramatique national, La Passerelle
— Scène nationale de Saint-Brieuc

Avec le financement de la Région Île-de-France

Avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de
distribution gérant les droits des artistes interprètes, du théâtre
L'Echangeur — Bagnolet

Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques
— ARTCENA.

Création

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis : du 13 au 23
mars 2019

Tournée

La Comédie de Reims — Centre dramatique national :
du 26 au 29 mars 2019

La Passerelle — Scène nationale de Saint-Brieuc : le 4 avril 2019

MC2: Grenoble : du 9 au 11 avril 2019

La Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France :
du 23 au 26 avril 2019

Théâtre Dijon-Bourgogne, CDN, dans le cadre du festival Théâtre
en mai : du 27 au 29 mai 2019

Disponible en tournée d'octobre à décembre 2019

Contacts

Direction de production

Claire Roussarie
01 41 60 72 77 | 06 33 29 78 04
roussarie@mc93.com

Direction artistique

Myriam Marzouki
06 84 11 63 98
m.marzouki195@gmail.com



Que viennent les barbares

Texte et dramaturgie

Sébastien Lepotvin et Myriam Marzouki

Avec des extraits de Constantin Cavafis et Jean Sénac, et des passages librement inspirés des interviews et récits de Mohamed Ali, James Baldwin et Claude Lévi-Strauss.

Mise en scène

Myriam Marzouki

Avec

Louise Belmas, Marc Berman, Yassine Harrada, Claire Lapeyre Mazérat, Samira Sedira, Maxime Tshibangu

Scénographie

Marie Szersnovicz

Lumière

Christian Dubet

Son

Jean-Damien Ratel

Costumes

Laure Maheo

Assistante à la mise en scène et regard chorégraphique

Magali Caillet-Gajan

Stagiaire assistant à la mise en scène

Timothée Israël

Construction décor

Ateliers de la MC93

Production MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
Coproduction Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France,
Comédie de Reims — Centre dramatique national, La Passerelle —
Scène nationale de Saint-Brieuc

Avec le financement de la Région Île-de-France

Avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de
distribution gérant les droits des artistes interprètes, du théâtre
L'Echangeur — Bagnolet

Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques —
ARTCENA.



Pourquoi nous être ainsi rassemblés sur la place ?
Il paraît que les Barbares doivent arriver aujourd'hui.
Et pourquoi le Sénat ne fait-il donc rien ?
Qu'attendent les Sénateurs pour édicter des lois ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui.
Quelles lois pourraient bien faire les Sénateurs ?
Les Barbares quand ils seront là, dicteront les lois (...)

D'où vient, tout à coup, cette inquiétude
et cette confusion (les visages, comme ils sont devenus graves!)
Pourquoi les rues, les places, se vident-elles si vite,
Et tous rentrent-ils chez eux, l'air soucieux ?

C'est que la nuit tombe et que les barbares ne sont pas arrivés.
Certains même, de retour des frontières
Assurent qu'il n'y a plus de barbares.

Et maintenant, qu'allons-nous devenir, sans barbares.
Ces gens-là, en un sens, apportaient une solution.

En attendant les barbares
Constantin Cavafis, 1904

Genèse

Ce qui nous regarde, créé en 2016, abordait les regards portés en France sur le voile et les femmes qui le portent et c'est une fois le spectacle achevé que j'ai compris quelque chose : au-delà du voile en tant que tel, de sa dimension religieuse, du symbole d'oppression qu'il représente pour beaucoup, de l'injure qu'il fait à de nombreuses féministes, ce qui finalement ne va pas de soi, c'est de voir une femme voilée en France et de se dire, sans hésitation aucune : cette femme est Française. Ce qui résiste en chacun, quoi qu'on en dise, c'est une question d'imaginaire, de jugement spontané, dans lequel se mêlent la mémoire individuelle et collective, les récits, les pratiques invisibles du quotidien, ainsi que des mythes collectifs puissants. Et ce qu'on peut dire de la femme voilée, on pourrait le dire d'une femme noire, d'un homme basané, d'une vieille femme asiatique et de bien d'autres encore : il y a un imaginaire spontané qui ne les fait pas entrer sans doute ni question dans la « carte postale française ».

La société française a toujours été constituée de citoyens aux origines diverses. Aujourd'hui les appartenances et les apparences multiples de millions de Français sont en grande partie héritées de l'aventure coloniale et des questions nouvelles sont apparues. Des strates et des nœuds de difficultés surgissent, des tensions et des peurs s'expriment, des souffrances diverses et antagonistes se manifestent, parfois dans la violence. Et toute évocation du multiculturalisme fait surgir l'horizon du « communautarisme » envisagé comme ultime danger de l'époque, menaçant la cohésion et l'identité du pays.

Cette situation n'a rien de spécifiquement français car presque partout dans le monde les êtres humains doivent faire le deuil d'une réalité — qu'elle ait existé ou non — à jamais révolue, devenue moteur à fantômes et rêveries nostalgiques : vivre auprès de ceux qui nous ressemblent en tous points.

Dans notre pays, de nombreux citoyens, bien que nés en France, ne se sentent pas vraiment Français parce qu'ils ne sont pas perçus comme tels. Le débat politique et médiatique voudrait nous imposer la question : Qu'est-ce qu'être Français ? Qu'est-ce que l'identité nationale ? Il me semble beaucoup plus pertinent de changer de perspective, de cadrer ce questionnement autrement : qui est perçu comme Autre, irréductiblement décalé du « nous » national ? Et cette image de soi, cette surface de l'apparence que nul ne choisit, à quoi renvoie-t-elle ? A quelle altérité ? A quelle peur ? A quelles histoires ?

C'est donc de cette réalité complexe et à bien des égards conflictuelle, que ce nouveau projet veut partir.

La difficulté à vivre et penser une société multiculturelle est pour l'essentiel liée à ce qui échappe à l'intelligence et à la raison, elle s'enracine dans les imaginaires individuels et collectifs, dans les affects, elle se traduit par des réflexes de la parole et des réactions du corps, elle se trahit par des peurs et des projections fantasmatiques.

C'est à cet endroit de l'imaginaire et même de l'inconscient que surgit alors une figure qui m'intéresse : celle de l'étranger, du barbare, qui permet au groupe de se définir et d'affirmer son identité. Avec cette figure du barbare, les enjeux du présent rejoignent les mythes.

Intention de mise en scène

La thématique de ce spectacle rejoint ma préoccupation de travailler sur les imaginaires contemporains dans lesquels s'entrelacent la réalité vécue au présent et la mémoire du passé. Elle s'inscrit dans un désir de tenter, avec les modestes et formidables moyens de la scène, la lutte contre l'immense machine à fabriquer des représentations que sont les médias dominants.

Que viennent les barbares sera une manière de participer à l'écriture de ces récits qui manquent : les récits poétiques et dramatiques où s'incarnent des figures, s'éprouvent les présences de celles et ceux qui font la France, ce pays multiple et divers que le « roman national » n'épuise pas.

Je pense à cette phrase que l'historien Patrick Boucheron emprunte à son illustre prédécesseur Jules Michelet : « ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France ». En allant à la recherche de qui est perçu comme Français, ce sont des éclats et des échos de l'histoire du monde que j'entends : des luttes toujours à recommencer, des histoires de guerres gagnées et d'autres perdues, des rencontres improbables, et les rêves de quelques figures qui illuminent le présent.

Je veux poursuivre la ligne artistique d'un théâtre de la pensée qui s'engage dans les enjeux de notre époque. *Un théâtre des idées* qui soit indissociablement un théâtre des affects : inventer des situations de jeu à la fois concrètes, ouvertes et poétiques portées par des personnages ambivalents, inattendus, qui suscitent à la fois l'identification et le trouble, l'empathie et le questionnement.

TEXTE

Le texte est envisagé comme une matière textuelle malléable au plateau, comme une base des possibles à retravailler avec les interprètes sur scène. Il va donc continuer à s'écrire à partir des sessions de répétition, entre les différentes phases de la création.

La trame en cours d'écriture avant les répétitions vise avant tout à mettre en intrigues les grands thèmes du projet, avec le souci de créer des parcours et des rivalités, des conflits d'affects et d'imaginaires.

Les différentes séquences du texte sont autant de manières de cadrer, en variant les angles, les passions identitaires et les conflits de mémoire qui affleurent aujourd'hui. La dramaturgie prend le parti pris poétique de détourner des situations souvent inspirées de situations réelles sur le terrain de la fiction. Des grandes figures historiques sont travaillées par un imaginaire qui vise à susciter le trouble de l'identification à soi et au présent. L'anachronisme est assumé car le plateau rend possible les étincelles de rencontre improbables. Et personne n'étant ce qu'il/elle prétend être, les jeux de rôles s'engagent dans une guerre des apparences, qui poussent à bout les logiques immédiates et leurs contradictions.

Que viennent les barbares est une tentative de saisir ce qui nous sépare et ce qui nous unit, en tirant quelques fils de l'histoire mondiale de la France pour questionner ce qui nous arrive.

ENTRETIEN AVEC MYRIAM MARZOUKI

MC93 : A quoi fait référence le titre de votre spectacle *Que viennent les barbares* ?

Myriam Marzouki : A un poème de Cavafis, poète grec d’Alexandrie, écrit en 1904 : *En attendant les barbares*. C’est un texte étonnant, que l’on imagine situé dans l’Antiquité : les Romains sont rassemblés sur une place pour se protéger d’une invasion barbare imminente. Ils s’angoissent, envoient des messagers aux confins de l’empire qui ne trouvent nul barbare à l’horizon. Le poème se conclut ainsi : « Et maintenant, qu’allons-nous devenir, sans barbares. Ces gens-là, en un sens, apportaient une solution. »

Ce texte a été comme un moment d’éclaircissement de la thématique sur laquelle j’avais envie de travailler : cette inquiétude contemporaine de l’autre perçu comme danger, comme ce qui va mener au chaos et qui rejoint cette figure archaïque du barbare. Le poème m’a plu par sa force symbolique, cette dimension des imaginaires que je voulais explorer.

MC93 : Votre précédent spectacle, *Ce qui nous regarde*, interrogeait le regard posé sur les femmes portant le voile. Quelle est la question de départ dans *Que viennent les barbares* ?

M.M : Elle est issue du travail sur *Ce qui nous regarde*. Derrière cette difficile perception du voile et de tous les débats de société qu’il suscite autour de l’islam, du féminisme, de la laïcité, je me suis rendue compte que la question en jeu finalement était celle de la citoyenneté. Toutes les femmes interrogées m’ont répondu : on ne me regarde pas comme française alors qu’elles l’étaient toutes. A qui accorde-t-on d’emblée, dans le regard, la citoyenneté française ? L’idée du spectacle a germé ainsi.

Je ressens une difficulté dans le débat public à reconnaître la France comme une société constituée de citoyens véritablement divers dans leurs apparences et leurs origines, des citoyens aux appartenances également multiples et complexes. Pourquoi est-ce si compliqué ? Ce qui pose vraiment problème à certains selon moi, c’est de vivre dans une France où les Français ne sont plus seulement blancs. Et cette difficulté est en décalage avec la définition abstraite de la citoyenneté française, généreuse et universelle qui ignore le sexe, la couleur, la religion et toutes les spécificités du corps. Nous sommes dans un moment saturé de réactions affectives. D’un côté, il y a la colère de millions de Français qui éprouvent un fort sentiment d’injustice à être traités comme des citoyens de seconde zone : les enfants de la décolonisation qui subissent discriminations sociales et violences policières. De l’autre, la peur d’une part de la société française qui regrette que le pays ne ressemble plus à ce qu’il a été. Ces Français mythifient une France qui n’a sans doute jamais existé et produisent ou laissent dire un discours de racisme de plus en plus décomplexé. Dans ce contexte, qu’est-ce qui fait le « nous » aujourd’hui en France ?

J’ai envie de comprendre dans quoi tout cela s’enracine en racontant des histoires. Sans faire la morale ni prétendre expliquer, mais plutôt en interrogeant nos propres réflexes car il est tentant de dénoncer les attitudes des « autres », plus difficile de décrypter les nôtres. Je crois qu’on peut être moralement et intellectuellement antiraciste et participer en toute bonne foi ou presque, à la perpétuation d’une société structurellement raciste. C’est le cas de la majorité d’entre nous. Et je cherche comment le théâtre peut rendre sensible cela et créer des zones de doute, d’inconfort et de reconnaissance de soi. Je crois aussi qu’il faut prendre au sérieux le fait que ce n’est pas facile de vivre avec ceux qui ne nous ressemblent pas. On a tous tendance à se rassembler par milieux sociaux, affinités professionnelles, par couleur de peau. Or dans le monde entier les migrations, les exils, sont devenus un phénomène massif et plus jamais on ne vivra dans un village ou une ville où il n’y a que des gens qui nous ressemblent.

Il faut en prendre acte ! Tout cela dessine un paysage nouveau, et c'est finalement ce paysage, mental, historique, imaginaire que je veux explorer sur scène.

MC93 : Quelle est la place de la fiction dans le spectacle ?

M.M : Nous avons commencé par des recherches documentaires en identifiant des thèmes et des problèmes dont on avait envie de parler, parmi lesquels la guerre d'Algérie et la façon dont sont considérés les citoyens français noirs. Ensuite, on a créé des situations de fiction où se rencontrent des personnages inspirés de figures historiques, et d'autres qu'on a imaginés. Il n'y a pas d'intrigue unificatrice mais des fictions qui s'entremêlent avec des personnages qui reviennent, des anachronismes assumés, avec les déplacements du regard que cela permet. Le théâtre peut produire ces chocs d'imaginaires de façon très magique. Pour moi la place de la fiction n'est pas seulement dans la parole des acteurs, mais aussi dans l'apparition des figures, la poétique de l'espace, la forme de réalisme décalé, légèrement tordu ou absurde qu'on cherche à faire exister au plateau.

Il y a une phrase de Pasolini qui m'inspire beaucoup : à propos de son travail sur *La Rabbia*, un film à base d'archives de la télévision italienne des années 50, il écrit : « J'ai fait ce film, sans suivre de chronologie ni même de logique mais en m'appuyant sur mon sentiment poétique et mes raisons politiques. » Je partage cette envie de jouer avec la chronologie et d'associer engagement et recherche du beau.

MC93 : Comment partagez-vous l'écriture avec Sébastien Lepotvin ?

M.M : Ecrire est tout d'abord pour nous deux une manière de tenter de formuler plus clairement nos propres questions sur le sujet. Chacun écrit sur une même séquence et l'autre relit. On avance par allers et retours et couches successives. J'aime bien ce processus. C'est rassurant et en même temps exigeant. Car quand on écrit seul, on peut se bercer d'illusions ou manquer de courage. A deux, on se réalimente. Ça passe par beaucoup de contradictions. On n'écrit pas une pièce de théâtre au sens classique du terme mais une trame avec des éléments de didascalie très importants : pour le travail chorégraphique, la création sonore, l'univers scénographique. Il y a bien une partition pour les personnages mais chacune va encore s'écrire au cours des répétitions. On se donne cette liberté.

MC93 : Avec quels outils scéniques avez-vous envie de jouer ?

M.M : Je pense les personnages un peu comme des spectres, des figures du passé dont la présence irradie encore quelque chose pour nous aujourd'hui et que le travail de mise en scène fait revenir au présent. Certains sont là, très incarnés par les comédiens. D'autres sont plus de l'ordre de l'apparition, la mémoire lointaine, les souvenirs tremblants. Et ils rencontrent des personnages contemporains, ancrés dans notre présent. J'envisage les possibilités du plateau comme autant de manières de traiter ces degrés de « spectralité ». La création sonore va permettre également de faire ce voyage à la fois intime et collectif dans le passé, dans les traces sonores, les voix anciennes, les voix fantômes. Enfin il y aura un travail chorégraphique car nos perceptions de l'autre sont toujours liées à des réactions de corps à corps, qui se jouent en deçà des mots. Nous allons jouer avec les physiques des comédiens et certaines figures par exemple ne seront pas interprétées par les corps qui seraient attendus, pour venir mettre un peu de trouble et aussi de la vie et du jeu dans toutes ces obsessions identitaires !

Propos recueillis par Olivia Burton en mars 2018.

Myriam Marzouki
Auteure et metteuse en scène

Myriam Marzouki vit à Paris et dirige la Compagnie du dernier soir. Elle découvre le théâtre comme comédienne dans le cadre universitaire parallèlement à des études de philosophie et poursuit sa formation théâtrale à l'École du Théâtre National de Chaillot. Entre 2004 et 2010, elle a mis en scène des textes de Nathalie Quintane, Francis Ponge, Georges Perec, Jean-Charles Massera, Véronique Pittolo, Patrik Ourednik. Avec Emmanuelle Pireyre, elle a collaboré en 2011-2012 en lui passant commande d'un texte inédit, *Laissez-nous juste le temps de vous détruire*. En 2011, à l'invitation du Festival d'Avignon, elle crée *Invest in democracy* dans le cadre de la *Session poster*, une performance sur la langue de la dictature tunisienne. En 2013, elle a créé *Le début de quelque chose* d'après le texte d'Hugues Jallon au Festival d'Avignon.

En 2016, elle conçoit et met en scène *Ce qui nous regarde*, un théâtre poétique et politique, ouvert à la libre interprétation, qui interroge nos imaginaires et nos perceptions des femmes voilées en France. *Ce qui nous regarde* a été créé au festival Théâtre en mai, avant d'entamer une tournée nationale en 16/17 (Ferme du Buisson, Comédie de Saint-Etienne, Comédie de Valence, Théâtre l'Echangeur/MC93 hors les murs, Comédie de Reims, TNG-Lyon).

Sébastien Lepotvin
Auteur

Dramaturge et auteur avec Myriam Marzouki de *Ce qui nous regarde*, il est actuellement codirecteur du théâtre L'Echangeur — Bagnolet. Auparavant il a été administrateur et co-programmateur du théâtre Les Ateliers de Lyon. Il a également, avec Eric Vautrin, directeur de Poésie/Nuit, organisé plusieurs éditions de cette manifestation dédiée à la poésie contemporaine et a accompagné des artistes de théâtre et de musique tels que Rayess Bek, Alice Laloy, Sébastien Derrey, Clara Chabalier ou Simon Delétang.

Louise Belmas
Comédienne

Elle est reçue au concours de l'ERAC en 2007 et intègre la promotion 18 (2007-2010). Elle y travaille, entre autres, avec Gildas Milin, Xavier Marchand, Béatrice Houplain, Nadia Vonderheyden et Catherine Marnas. Au sortir de l'école, elle est comédienne permanente au CDR de Tours pendant un an, puis entame une collaboration avec Bertrand Bossard, artiste associé au CENTQUATRE et au TGP. Récemment elle a joué dans *Vivipares et Vivipares Posthumes* mis en scène de Céline Champinot. Elle a travaillé avec Myriam Marzouki dans *Ce qui nous regarde* créé en 2016.

Marc Berman
Comédien

Après une formation au Théâtre du Soleil de 1974 à 1976, sous la direction d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre laboratoire de Wrocław, sous la direction de Jerzy Grotowski, il crée en 1975 avec Jean-Claude Penchenat la troupe du Théâtre du Campagnol, au sein de laquelle il participe à tous les spectacles comme comédien jusqu'en 1983. De 1985 à 2004, il joue sous la direction notamment de Matthias Langhoff, Jacques Nichet, Jean Jourdheuil, Bruno Bayen, François Rancillac, Magali Lérès, Laurent Laffargue. Il a collaboré pendant une vingtaine d'année comme interprète et scénographe avec la metteuse en scène Anita Picchiarini. Plus récemment il a travaillé avec Mathieu Bauer, Benoit Lambert et Frédéric Sonntag.

MC
93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny